JE PENSE PARFOIS A MON ONCLE ROBERT

Je pense parfois à mon oncle Robert. Qui constitue pour moi un idéal dans l'inaccomplissement d'une vie. Rester simple, modeste, n'envier personne, n'avoir d'autre idéal que la journée présente. Mener son petit train sans même le vouloir, parce que c'est ainsi et pas autrement et que la destinée nous a placé ici et non pas ailleurs. On n'a rien cherché, on n'a rien voulu, tout s'est enchaîné de manière à ce que nous nous trouvons ici et de telle manière.

Il vivotait avec ma tante Aline. Ils eurent deux enfants, un garçon et une fille. Une fille très douée à l'école , je tiens encore d'elle son herbier. Elle est partie. Le fils est parti lui aussi. De façon à ce que dans la maison, quand nous allons les trouver, il n'y a plus que l'oncle Robert et la tante Aline. C'est ainsi maintenant comme s'ils n'avaient jamais eu d'enfants. Ils sont les deux, seuls, et ils vieillissent dans la grande et vieille maison.

Cette demeure antique déjà décrite tant de fois. On pénètre dans un corridor sombre, mais sans qu'il n'y ait de crainte. Les parois sont en planches, de celles d'autrefois, irrégulières dans leur largeur, qui s'enchâssent les unes dans les autres prises dans la poutre du bas et celle du haut, que l'on a peintes en gris, ce qui ne vaut rien pour la lumière. La porte de la cuisine est au fond, à gauche. Arrivé en ce bout du couloir et la porte d'entrée refermée derrière soi, on est presque dans la nuit. La lumière ne donne que peu. Et celle très vague qui perce au travers d'une porte vitrée dont les carreaux sont bruns, presque noirs, de quoi cela provient-il, n'apporte aucun éclairage supplémentaire. On frappe, on entend des voix, on rentre. La cuisine reste sombre elle aussi, à cause de l'unique fenêtre qui donne au nord-est sur la grande façade du Cygne qui est la maison voisine, le bistrot du village. Il y a entre les deux bâtisses une ruelle étroite.

Et les deux sont à la table qui clouent des boîtes à vacherins. Voilà ce que je voudrais faire, mon idéal, travailler aux clous et au petit marteau, être de cette caste de tondus que l'on appelle monteurs de boîtes et qui travaillent pour trois fois rien pour des affineurs mieux lotis. On ne gagne jamais rien à travailler pour les autres. Il vaut mieux avoir son propre commerce.

Ils montent. On entend les petits marteaux. On discute avec eux. On a repoussé les boîtes et le matériel à un bout de la table pour boire le thé. On est bien, tranquille, de précipitation nulle part. La cuisine sent la sciure. On prend des biscuits dans une boîte. On cause du temps qu'il fait, de rien, de tout, pas de boîtes à vacherin, car les affineurs, c'est nous ! Et pourtant nous pas plus qu'eux ne roulons sur l'or. On est de famille modeste. On est apparenté. On vient de l'Epine, qui est un hameau au-dessus du village, à l'orée des bois. On ne se fait pas la grosse bouille, par là-haut. Ca ne nous viendrait pas à l'idée. On vit, simplement.

Et l'on est là dans la grande cuisine sombre, avec le tableau de chasse pendu contre la paroi, à gauche quand l'on entre et que l'on voit à peine tant il est sombre, mis juste au-dessus du canapé, à moins que tout ça ne soit de la chambre voisine où l'on aurait passé. Et si tu prend la porte au fond à droite, elle te mène à la cave où l'on entrepose les boîtes montées. Tout reste simple et sent la sciure, un peu la pisse de chat parfois à cause que la fourniture est humide. On est assis. On cause. On s'imprègne. Et l'on voit l'oncle Robert, petit, tout simple, et la tante Aline, petite elle aussi et aussi simple que son mari.

Et moi je rêve à l'oncle Robert dans sa cuisine sombre. A sa vie sans grandeur. Une vie d'homme, pas plus, pas moins. Je le suivis quelques fois quand il allait sonner les cloches à l'église, le dimanche matin, car il était concierge , marguillier que l'on dit plutôt . Le plus beau métier du monde. Et que je devrais faire. Que cela suffise à ma vie. Ne plus se casser la tête, ne plus chercher midi à quatorze heures, c'est-à-dire d'aller bosser ailleurs en déprimant. Rester autour de l'église, vivre dans sa proximité bénie, hanter le temple, monter dans le clocher actionner les grosses cordes pour faire sonner les cloches, puis bientôt aller plus haut encore dans le clocher pour remonter les poids que l'on voit pendus sous le plafond. Ici tu es seul, mais délicieusement bien. Tu y es comme à veiller sur le village. Tu montes donc tout en haut dans le clocher, au niveau du mécanisme ou des cloches, un peu plus haut encore, par un immense escalier. Et quand tu arrives enfin là-haut, c'est une poutraison formidable.

Je le revois encore, l'oncle Robert, dans ce petit monde étonnant, et je l'envie. Il le maîtrise. Il n'y a rien au-delà. C'est cela, la vie, et après la vie, il y a la mort, simplement. On est avec le bon Dieu puisqu'on entretient son temple. Et si sa foi est faible, peut-être qu'elle est grande quand même de ce que l'on vit près de l'église. On n'a d'ailleurs pas à se poser de telles questions. Toutes sont résolues par la présence immédiate de l'église. Dieu ne pourrait pas être avec ceux qui prient et dédaigner celui qui tire les cordes sans que forcément il ne croie en lui. Il serait injuste. Il ne voudrait pas délaisser ce petit homme attentif à ce que les cloches sonnent en cadence. Au contraire, il prend soin de lui, puisqu'il s'occupe de son église. Il l'accompagne où qu'il aille. Il le soutient, et même si celui-ci ne le sait pas. Il voit d'un bon œil cette vie modeste et sans grandeur. Il lui souffle parfois à l'oreille : les premiers seront les derniers, les derniers seront les premiers. Une chose qu'ils ont tous oubliée dans leur folie à s'habiller comme des princes. Ils sont fous. Il n'y a qu'ici que l'on est sage, près de l'église. Elle est en face de la maison. Il y a les boîtes à vacherin et le bétail d'un côté et l'église de l'autre. C'est à deux pas. C'est le même monde.

Etre pareil à l'oncle Robert. J'y pense souvent. Je crois même parfois l'envier dans ce qu'il a été. On vit modeste, on meurt modeste et l'on nous oublie.